



Le feuillet de la séance

Certains films relèvent d'un miracle malaisé à raconter. Dans *Les Acacias*, la trame est ténue, le récit lent, le dispositif minimaliste (trois personnes dans une cabine de camion), et pourtant on est envoûté par l'infime mouvement intérieur des personnages. Ruben, un camionneur, s'est vu demander par son employeur de ramener du Paraguay, outre la marchandise habituelle, une femme qui souhaite s'installer en Argentine.

Surprise peu au goût du routier, elle a avec elle un bébé. Contrarié, il la laisse monter dans la cabine avec peine, les bras chargés de ses gros sacs de migrante et de son enfant – une fille, tient-elle à préciser rapidement. Et l'on sent bien que cette absence d'aide, de geste envers l'autre, résume Ruben. Commence un long voyage silencieux de 1 500 kilomètres où la demande implicite du camionneur à ses passagères est de se faire oublier.

CORINNE RENOU-NATIVEL, *La Croix*



Synopsis :

Sur l'autoroute qui relie Asunción à Buenos Aires, un camionneur doit emmener une femme qu'il ne connaît pas et son bébé. Au cours de leur long voyage (1 500 kilomètres), ils vont apprendre à se découvrir et voir qu'ils ne sont pas seuls au monde.



Infos sur le film

Genre : Drame

Origine : Argentin

Réalisateur : Pablo Giorgelli

Acteurs / rôles:

Germán de Silva : Rubén.

Hebe Duarte : Jacinta.

Nayra Calle Mamani : Anahí.

Monica Coca :

Lili Lopez :

Durée :

85 mn.

Presque sans mots, surgit une douceur inattendue

La jeune mère, Jacinta, accepte les termes peu amènes de ce périple vers une autre vie qu'elle espère plus facile. Mais le bébé, la petite Anahi, déroge avec innocence à ces règles tacites et parvient à tisser entre eux trois des liens inattendus. « *C'est un miracle, un ange !*, s'enthousiasme le réalisateur Pablo Giorgelli quand il évoque Nayra Calle Mamani, le bébé qui incarne Anahi. *Elle a une présence lumineuse, je n'avais qu'à être patient et à la filmer.* »

La grâce de ce film tient dans des petits riens, des interactions minuscules que cette fillette de 5 mois établit avec un camionneur renfrogné : elle le regarde intensément, répond à ses bâillements par d'autres bâillements, gazouille pour attirer son attention. D'abord agacé par les pleurs de faim et les arrêts nécessaires, le camionneur se laisse attendrir par la craquante Anahi et sa mère, la douce et gaie Jacinta.

Presque sans mots, surgit une douceur inattendue qui ressemble à une vie de famille. Elle transparait en quelques regards pudiques et des gestes simples, comme lorsque Ruben coupe la viande dans l'assiette de Jacinta parce qu'elle porte son bébé sur ses genoux. Au fil du voyage, par petites touches, l'homme se transforme, jusqu'à devenir à l'arrivée un autre Ruben, celui qu'il fut peut-être autrefois, au temps du bonheur.

Entretien avec Pablo Giorgelli

Qu'est-ce que qui vous a amené à vous poser sur ce road movie ?

J'ai commencé par mettre sur le papier des idées qui me venaient, centrées essentiellement sur la solitude, sur une douleur que je ressentais depuis plusieurs années. Je ne savais pas où j'allais et, après avoir écrit une première mouture du scénario, j'ai commencé à comprendre que l'histoire que j'étais en train de raconter se révélait avoir un rapport immédiat avec ce que je venais de vivre ces dernières années. Ce récit émane d'une crise personnelle que j'ai traversée, une parenthèse très violente pour moi, suite à différents événements. J'ai perdu mon père et j'ai divorcé, alors que la crise économique éclatait en Argentine, je me suis du coup retrouvé au chômage durant près d'un an et j'ai presque failli perdre ma maison. Ce fut particulièrement brutal et je me suis renfermé, je ne savais plus comment m'en sortir, je me suis retrouvé face à moi-même et j'ai mis du temps à reprendre le dessus. Ce récit raconte, d'une certaine façon, cette longue renaissance. Le personnage de Ruben, ce qu'il traverse, ses sentiments restent très proches de ce que j'ai pu vivre ou ressentir. C'est un voyage, celui d'une blessure, celui d'une solitude, celui d'une transformation



Est-ce l'écriture de ce film qui vous a permis de vous retrouver, de renaitre ?

C'est la présence de ce bébé, son regard, ses sourires qui sauvent Ruben, il ressent un sentiment de paternité qui vient soudainement le nourrir, qu'il avait perdu et qu'il retrouve. Réaliser ce film m'a effectivement, comme pour Ruben, permis de retrouver des sensations que j'avais perdues, d'avancer, de répondre à des désirs profonds en moi, comme celui d'être père d'ailleurs. Je me suis retrouvé, mais il faut le vouloir également, se remettre en question, grandir. J'ai refait ma vie, comme le personnage de Ruben. Il fallait que le temps fasse son office.

Au-delà de cette crise personnelle, qu'est-ce qui vous a donné l'idée de mettre face à face, au cœur de ce camion, de cet espace très réduit, ces trois personnages ?

Ces trois personnages se sont vraiment dessinés progressivement au cours de l'écriture, de la mise en place de ce film, ce fut un processus de maturation très long. J'ai su très vite que je voulais écrire une histoire autour d'un personnage solitaire, raconter le vide qui l'enserme, la tristesse qui pouvait être la sienne face à cette paternité perdue. Ensuite, je me suis dit qu'il pourrait très bien être camionneur, ce qui a généré l'idée d'un voyage, les pièces du puzzle s'assemblaient progressivement. J'ai beaucoup fonctionné par association pour construire ce récit. Ce sont des personnages parfaits pour aborder ce thème de la paternité, qui se trouve être vraiment pour moi le thème central de cette histoire. La famille me paraît être l'élément essentiel de nos vies et je pense que tous mes films, les prochains que j'espère tourner, convergeront vers cette base. Ruben, c'est un père qui ne voit plus son fils, qui en souffre, Jacinta, c'est une mère dont la fille n'a pas de père. Cette rencontre de deux personnes seules, voyageant ensemble, s'aventurant vers une nouvelle vie, pour moi cela montrait que l'on ne sait jamais vraiment vers où l'on va, tout se fait souvent par étape, comme ce film.

Vous jouez beaucoup sur les silences, les regards, les échanges restent très pudiques, discrets, était-ce justement pour ancrer ces personnages dans leur solitude respective ?

Cette parcimonie de dialogue, me semblait être la meilleure façon de décrire, d'imposer effectivement cette solitude. Ruben ne pouvait pas se livrer facilement et je voulais mettre en scène cette difficulté à communiquer avec l'autre, je voulais l'emprisonner dans son monde, très fermé, un monde presque mécanique. Progressivement les choses évoluent, mais il ne sait pas comment réagir et finalement il a encore plus de mal à parler. Ces silences n'étaient pas un caprice ni un choix esthétique, c'était vital pour le récit, ce sont des silences narratifs, qui sont particulièrement importants pour l'histoire.

Il émane une incroyable puissance émotionnelle d'ailleurs de ces silences et des regards, ceux des personnages, qui finissent par nous transpercer, le film repose sur ces trois rencontres

Le casting m'a pris beaucoup de temps, presque deux ans, mais la réussite du film tenait sur la présence des comédiens, qu'ils soient acteurs ou non et si German de Silva est comédien, Hebe Duarte ne l'est pas. J'ai été saisie par leur présence lorsque je les ai croisés la première fois. Je les ai ensuite beaucoup guidés, je leur ai demandé de rester naturels, de ne surtout pas penser à ce qu'ils pouvaient transmettre, c'était à moi de jouer ensuite avec leurs émotions. Pour Anahi, j'ai vu 250 bébés en deux mois et lorsque la petite fille du film est apparue, j'ai immédiatement senti qu'il émanait d'elle une séduction particulière, une puissance, dans sa façon notamment de me regarder lorsque je l'ai prise dans mes bras. J'ai su que c'était elle, d'une manière évidente. Elle communique très facilement, ce fut un réel miracle, un ange tombé du ciel. Ensuite tourner avec un bébé c'est un risque, il a fallu l'attendre, suivre ses humeurs, c'était elle qui nous guidait et elle l'a fait merveilleusement.

Que symbolise pour vous ce titre *Les Acacias* ?

Evidemment il y a ce rapport avec les troncs que Ruben transporte dans son camion, mais je voulais une ouverture métaphorique et poétique. Les acacias se trouvent être une espèce d'arbres très nobles, très dures, solitaires, ce qui les rapprochent des personnages du film. J'aimais bien également l'idée que le titre ne donnerait aucune information précise sur le sujet direct du film, je voulais quelque chose de plus sensoriel.

Propos recueillis par Sophie Wittmer

Pablo Giorgelli ...

Pablo Giorgelli a étudié le cinéma à l'Universidad del Cine de Manuel Antín à Buenos Aires où il a suivi des formations de théâtre, montage et dramaturgie.

En tant que réalisateur et scénariste, il a travaillé sur plusieurs documentaires télé. En tant que monteur, il a travaillé sur *Moebius* (1995), réalisé par Gustavo Mosquera, et sur *Solo por Hoy* (2001), réalisé par Ariel Rotter.

Les Acacias est son premier film de fiction. Le festival de La Havane l'a tour à tour récompensé du Prix Coral du Meilleur scénario original puis du Grand Prix de la post-production.

Sélectionné à la 50^{ème} édition de la Semaine de la Critique du festival de Cannes 2011. *Les Acacias* obtient la Caméra d'Or, qui récompense le Meilleur Premier Film toutes sélections confondues, ainsi que trois prix décernés dans le cadre de la Semaine de la Critique.



Note d'intention

On ne sait jamais trop bien pourquoi on fait les films qu'on fait, jusqu'à ce qu'on les termine et qu'on les laisse partir. Durant le processus de réalisation, j'ai trouvé quelques réponses à cette question, sans parvenir à en esquisser une qui me rassure.

Aujourd'hui, si je regarde en arrière, j'ai l'impression que ce voyage a débuté lorsque mon père est tombé malade. Dès lors, mon univers de l'époque s'est effondré. Sans m'en apercevoir, je me suis de plus en plus écarté de ma famille et de moi-même.

Du jour au lendemain, après dix ans de vie commune, je me suis séparé de ma compagne. Puis, la violente crise qui secouait mon pays m'a laissé sans travail et presque sans toit. Tout en même temps, en quelques mois. C'était trop.

Ce film parle de ma douleur face à la perte. De la solitude éprouvée à l'époque. Du besoin de me sentir protégé par quelqu'un. Du fils que j'étais alors et du père que je ne suis pas encore. Du grand soulagement que j'ai ressenti en découvrant que, malgré le décès de mon père, j'avais encore une famille et que j'ai pu renouer avec elle et avec moi-même. Et enfin, de la nouvelle famille que j'ai retrouvée lorsque j'ai rencontré María, ma femme.

J'ai lu une fois que même à son insu on écrit toujours pour quelqu'un, quelqu'un qui est assis au troisième rang dans la salle. Alors, ce film est dédié à ma famille, et tout particulièrement à mon père (c'est avec lui que je suis tombé amoureux des films), à María, ma femme, et aux enfants qui ne sont pas encore là mais que nous attendons. Mon père ne pourra pas le voir. J'espère que ces enfants ne tarderont pas et qu'ils pourront un jour le voir.

Pablo Giorgelli. Buenos Aires, avril 2011



"Les acacias" - Attention, révélation !

Le Point.fr , le 03 janvier 2012

Le réalisateur Pablo Giorgelli met en scène une histoire d'amour pudique et secrète entre deux solitudes que rien ne semblait devoir réunir.

Par **Olivier de Bruyn**

Asunción, de nos jours. Le dénommé Ruben, un routier argentin mutique, accueille dans son véhicule une femme et son bébé. Contre son gré, il doit cohabiter avec eux durant un long voyage qui les conduira jusqu'à Buenos Aires, 1 500 kilomètres plus loin. Les routiers sont sympas ? Pas sûr... L'asocial Ruben semble d'abord bien décidé à tout faire pour incarner une certaine idée de la muflerie. Et puis, peu à peu, presque insensiblement, le chauffeur et la timide héroïne apprennent à se connaître et à découvrir qu'ils se ressemblent...

Attention, rareté ! Dans *Les acacias*, son premier essai, le débutant Pablo Giorgelli met en scène une histoire d'amour pudique et secrète entre deux solitudes que rien ne semblait devoir réunir. Dans le huis clos du camion, le cinéaste organise un jeu infiniment subtil où son art de la suggestion fait merveille. Des regards plutôt que de grands discours, des hésitations plutôt que des démonstrations : pour raconter cette histoire simple et bouleversante, Pablo Giorgelli, bien aidé par ses deux comédiens formidables, fait preuve d'une finesse et d'une sensibilité hors norme. En mai dernier, à Cannes, *Les acacias* a remporté le prix prestigieux de la caméra d'or, récompensant le meilleur premier film du festival. Il n'y a vraiment aucune raison de contredire le jury...



Le coin des critiques:

C'est un principe littéraire et cinématographique bien connu : plus la route est longue, plus les âmes qui la prennent ensemble se rapprochent... Sur cette trame un peu mince et usée jusqu'à la corde, le réalisateur argentin Pablo Giorgelli signe un premier film très réussi, lauréat de la Caméra d'Or à Cannes en 2011, et dont l'apparente sécheresse cache un cœur fondant.

À l'image de son personnage masculin principal, interprété le peu loquace Germán de Silva, *Les Acacias* est un film bourru. Avare en paroles, pas très aimable, et concentré sur sa mission. Il serait dommage, pourtant, de s'arrêter à cette façade peu amène : en remportant la convoitée Caméra d'Or en mai dernier au Festival de Cannes, Pablo Giorgelli était très justement récompensé pour une œuvre d'une infinie délicatesse, qui déploie toute sa maestria au fur et à mesure qu'avance une intrigue que l'on connaît par cœur, mais qu'on a l'impression de découvrir ici pour la première fois.

Critikat.com

Un homme, une femme et un bébé dans un décor quasi unique : la cabine d'un camion. Il n'en a pas fallu plus à l'Argentin Pablo Giorgelli pour tourner un premier film vibrant d'humanité, lauréat de la Caméra d'or au dernier Festival de Cannes. *Les Acacias* est un road-movie entre la forêt paraguayenne et Buenos Aires, 1 500 kilomètres plus au sud. Des paysages traversés, on ne verra qu'un bref reflet dans les rétroviseurs, une image parcellaire à travers le pare-brise. Hormis quelques échappées dans un café désert ou une station-service sans âme, la mise en scène se limite à des champs-contrechamps sur le conducteur et ses passagères. Et cette alternance admirablement composée suffit à raconter la relation entre des êtres cabossés par la vie.

Au départ, le camionneur n'est pas très chaud à l'idée de convoier Jacinta et sa fillette. Il hésite même à les laisser tomber à la frontière. Mais au fil des kilomètres, le dialogue se noue. Aucune psychologie superflue : on apprend, par bribes, que Jacinta fuit le Paraguay pour échapper à la misère, que Ruben a un fils qu'il n'a pas vu depuis huit ans. Le cinéaste guette le sourire fugace, l'éclair dans l'oeil qui fissurent la carapace du vieil ours. C'est l'enfant qui servira de « passeuse » entre les deux adultes : dans la plus belle scène, elle saisit, confiante, la main que lui tend timidement Ruben. L'habitacle devient, alors, un foyer, refuge contre la brutalité du monde symbolisée par le fracas des acacias que les bûcherons abattent sur la route...

Télérama

